XVI

Le Monde et la République.

La présidence de M. de Mac-Mahon fut caractérisée par un grand mouvement mondain, je l'ai dit. Non seulement, en effet, la société aristocratique se donna, alors, rendez-vous dans les salons du Maréchal, mais elle avait les siens, mais elle organisa des réceptions et des fêtes qui purent faire penser qu'elle se réconciliait avec la République.

Le monde n'abdique pas aussi aisément ses rancune, ses haines, et les fêtes qu'il offrait alors n'étaient point pour plaire à la République. Son hostilité ne demandait qu'un prétexte pour renaître et lorsque M. de Mac-Mahon le lui fournit, en

quittant le pouvoir, en laissant la présidence aux mains des républicains, le monde se reprit à maudire la forme de gouvernement que s'était choisie la France et, comme conséquence de sa bouderie, éteignit ses lustres, mit des housses sur ses fauteuils et fit taire ses violons.

Cette manifestation fut peut-être très significative et très édifiante aux yeux des quelques nobles chambellans *in-partibus* du bon roi Henri V, qui erraient alors, entre Versailles et Froshdorff, mais elle fut puérile et la République n'en mourut pas.

La société aristocratique de cette époque était celle, à peu près, qui, dans les dernières années du Second Empire, avait mené dans Paris le beau tapage de ses plaisirs, avait exercé une influence considérable sur les événements.

Suspectée par les hommes nouveaux qui avaient succédé aux hommes du pouvoir impérial, elle apporta quelque désinvolture dans son éloignement des salons officiels, des fonctions publiques, et comme pour narguer cette République à laquelle elle se refusait et qui, d'ailleurs, ne voulait pas d'elle, elle se reprit à vivre sa vie d'antan.

Les Tuileries manquaient, désormais, à sa joie hautaine, à ses excentricités équivoques, mais elle sut se créer d'autres théâtres pour y continuer la

parade que des heures malheureuses avaient malencontreusement interrompue.

Les femmes, dans ce retour vers la folie de naguère, eurent encore la plus grande part d'initiative et de même que l'on avait inventé, pour elles, sous le Second Empire, des qualifications d'un goût plus que douteux, elles imaginèrent de se reconnaître par des sobriquets de clubs plus ou moins bizarres.

Immédiatement après la guerre, elles reformèrent le cercle de leurs intimités, et prirent le titre de *Loutonnes*. Puis, délaissant toute étiquette, elles mirent l'anonymat sur leurs plaisirs. La génération actuelle ne leur connaît aucun dénominatif.

Les femmes dépassèrent alors, en extravagances, s'il est possible, toutes les *Minettes*, toutes les *Cochonnettes* ou toutes les *Laides* de l'entourage de l'impératrice Eugénie.

L'esprit vicié, déséquilibré, enfoncées dans toutes les ruelles suspectes de l'imagination, les nerfs sans cesse surexcités, prêtes à toutes les licences, elles n'eurent plus de la femme que l'apparence.

On a dit que l'homme avait été le promoteur de cette perversité qui caractérisa et avilit la femme, après les événements de 1870 et de 1871.

Je ne veux pas défendre l'homme et le faire meilleur qu'il ne saurait être. Mais l'affirmation me paraît

exagérée qui le présente comme la cause naturelle du détraquement des femmes.

L'homme, plutôt, en présence de certaines monstruosités, de multiples égarements, n'a-t-il pas senti s'éveiller, en lui, des dégoûts et aussi, fatalement, des curiosités malsaines et étranges, des désirs bâtards, des voluptés mystérieuses et louches? — La femme, certes, n'a pas inventé, n'a pas créé le vice et la démence dont elle a souffert, tout en s'y abandonnant. Mais n'en a-t-elle pas provoqué l'éclosion? Pour parler franc, la femme n'a-t-elle pas offert à l'homme l'exemple de la débauche avilissante, la femme n'a-t-elle pas mis, en lui, cette déchéance dont elle se plaint et qu'elle invoque comme l'excuse de sa propre conduite?

Une association féminine se fonda, après la guerre, que, hautement, l'on désigna sous le nom de « l'Abbaye. » — La pudeur la moins farouche reculerait devant la description des scènes dont ce lieu fut témoin. — Femmes du monde, courtisanes, actrices, demoiselles de magasin, se rendirent à ce gros numéro — comme l'adolescent en rupture de philosophie, au mauvais endroit. — Nul regard masculin ne pénétrait l'ombre de « l'Abbaye, » car la femme seule y était admise. D'aucunes s'y sont présentées en simples curieuses et en sont sor-

ties affolées, perdues, gangrenées à tout jamais.

Se rappelle-t-on, également, l'atroce perversité de cette jeune fille, mademoiselle de G... qui, mariée au comte de M..., le soir de ses noces et à l'instant de recevoir son mari dans son appartement, lui montra du doigt sa chambre, puis une autre porte, fermée celle-là, et lui dit :

— Monsieur, voici votre chambre et voici la mienne.

Après quoi, elle disparut, se verrouilla et refusa, obstinément, d'écouter les prières comme les plaintes du pauvre diable amoureux.

Se souvient-on, encore, de cette mondaine qu'un illustre guillotiné, de son vivant, avait ensorcelée et qui, nouvelle Julie, amante de la force physique, demandait à la brutale puissance du rustre, la joie sans rêve que goûte la bête.

Les exemples seraient faciles à multiplier. Cependant, il serait puéril de maudire le monde à cause de ses imperfections, de ses défaillances. En lui, comme en tout, s'agitent bien des choses — vices et vertus. Impersonnel par lui-même, c'est, si l'on veut, un diamant aux mille facettes. Ainsi que tous les diamants, il a des beautés et des défauts, irresponsable des uns comme des autres.

Dans le déclin de ce siècle où tant de choses agonisent, où tant de choses naissent, le monde pouvait prendre un rôle superbe qu'il n'a pas compris.

Renonçant à toute stérile querelle avec les idées, avec les aspirations d'un temps dont il ne saurait arrêter le cours, dont il ne saurait calmer la fièvre, il eût pu se faire le consolateur des misérables et chercher le pardon de ses richesses comme celui de ses folies, dans l'expression d'une sublime charité. Non seulement le monde s'est fait systématiquement réfractaire à toute concession sociale, à tout abandon d'une parcelle de son bonheur, mais il a été maladroit dans les aumônes, qu'il a parcimonieusement distribuées aux misérables, dans l'offre, très rare, de sa pitié.

Tous les moyens sont bons qui mènent au but, dit un proverbe. La charité des gens du monde, pour être toute spéciale, ne s'exerce pas moins au profit de malheureux, et je ne voudrais affliger ni les donateurs, ni les secourus, en analysant le sentiment qui porte ainsi, fraternellement, des êtres dissemblables les uns vers les autres.

Cependant, étant de ceux qui trouvent que tout n'est point pour le mieux dans le meilleur des mondes; étant de ceux qui regardent la charité comme la plus sublime manifestation humaine; —

indigné, aussi, par l'affirmation grotesque, sinon odieuse, que le pauvre, à Paris, n'a qu'à se baisser pour ramasser de la pitié et du pain — je me permets de croire que la véritable infortune, le plus souvent, reste ignorée, je me permets de penser que ceux qui invoquent la charité ne la comprennent pas ou la profanent.

A quoi bon se payer de grands mots et pourquoi ne point reconnaître que, parmi toutes les excentricités cabotines du monde, la charité prend, en notre modernité, la première place? — L'amour, l'amitié, l'honneur, la religion ont bien supporté qu'on les affublât d'oripeaux et de masques, qu'on les menât à la Courtille avec les clodoches du mardi-gras. Pourquoi la charité se serait-elle dérobée? Pourquoi ne se serait-elle pas soumise?

Pauvre diablesse de charité, plus gueuse que les gueux qui se réclament de son nom, on a bien tenté, à Paris, de lui donner la consécration officielle — la forme — sans laquelle, en France, rien ne semble devoir exister. On a créé une administration particulière pour les crève-de-faim, pour les marche-tout-nu, pour les errants chevaliers à qui les brouillards de la Seine tiennent lieu de draps. On a construit une laide et coûteuse bâtisse sur la porte de laquelle on a collé une étiquette. On a ouvert

des guichets ; on a mis, derrière, des animaux à lunettes et à manches de lustrine ; et ainsi, la société, une seconde fois, au prix de gros traitements, offerts à tout un lot de fonctionnaires et prélevés sur la caisse du misérable, a pu racheter ses péchés et a été sauvée. — Mais, si les fonctionnaires ont économisé de respectables dots pour leurs filles, ont mangé des pommes de terre, avec du bifteck autour, les autres, ceux de la rue, ceux dont les dents sont longues, dont la peau craque sous le froid, ont continué d'attendre la manne promise. L'aumône, comme le ciel, a ses élus. Et ils sont rares, les indigents qui, montrant patte noire, ont droit à la pitance administrative.

En dehors des coteries officielles qui rançonnent la charité, on a vanté les dons magnifiques et testamentaires de deux personnalités parisiennes et féminines, placées aux deux pôles de la société. De la première, il reste peut-être le souvenir d'un bel enterrement. C'est quelque chose, sans doute, mais ce n'est point assez. Je demande qu'on me désigne, nettement, une détresse — une seule — que les prodigalités de cette bourgeoise aient fait disparaître. — De la seconde, il demeure la trace inutile d'une monomanie de richarde inconsciente des offrandes qu'elle semait. Encore, je demande qu'on m'in-

dique, d'une façon précise, l'homme, la femme ou l'enfant, relevé par la main de cette bienfaitrice, le Lazare ressuscité par la vertu toute-puissante de cette magicienne. — Chez l'une comme chez l'autre, la charité fut du cabotinage. Elles ont, naïvement, cru que, dans leur tombe, elles entendraient les louanges de Paris ; elles ont eu l'assurance que les journaux parleraient bien d'elles et elles s'en sont allées, pleines d'un orgueil égoïste et non consolées par les larmes qu'elles ont fait semblant de sécher.

La charité — comme la vertu, selon certain philosophe — serait-elle un vain mot? — Non. La charité est. Et si, en notre siècle qui meurt, elle ne connaît, parmi les souffrants, que les habiles, que les politiques de la misère, elle connaît, au moins, ceux-là, et leur est favorable.

En vérité, je suis peu disposé au don quichottisme, sachant, par expérience, quelle stérilité et quelles déceptions rencontrent l'enthousiasme et le dévoûment dont il est fait. Mais lorsque, dans ma fantaisie d'écrivain, j'évoque le Rêve maigre et haillonneux du faubourien — bête humaine, férocement rongeuse, qui rampe autour de la grand' ville comme une plaie vengeresse autour d'une tête criminelle, je ne puis m'empêcher de songer que la charité pratiquée comme la pratiquent les heu-

reux d'aujourd'hui, n'est point la charité, qu'il y a quelque crime, même, à couvrir de son ombre les manifestations dont elle n'est que le prétexte honorable et cherché.

L'indignation du moraliste me laisse froid, d'ordinaire. Les colères de M. Prudhomme me font sourire. Mais, je le dis, à vous autres qui passez, dans la vie, avec de la raillerie et de la blague dans vos poches, je le dis sans me croire moins intelligent ou moins spirituel que vous, si M. Prudhomme et le moraliste, par hasard, se trouvaient, ici, d'accord avec moi, je ne renierais pas leur suffrage.

Pas de discours; des faits. — Est-ce de la charité, ces exhibitions mondaines qu'on appelle ventes, bals ou kermesses? — Est-ce de la charité ces publiques enchères où les « Belles Madames » en renom, pour affrioler le chaland, sortent leurs épaules et leurs bras de leurs dentelles — bibelots d'alcôve qu'une nuit, souvent, suffit à salir?

Soyez joyeux, soyez libertins, soit. Mais soyez libertins, soyez joyeux, franchement, sans hypocrisie. La charité interlope m'écœure. Il me déplaît autant de vider mon porte-monnaie, sous un faux prétexte, dans l'aumônière des « Belles Madames » que de jeter dans les doigts crochus de la sacristaine, à l'église, les deux sous d'une chaise, alors que j'ai

le caprice d'entrer au temple et d'y aller prier Dieu.

Cela fait naître ceci, et quand on prend du cabotinage on n'en saurait trop prendre. Après avoir fait, de leurs chapelles, des théâtres — succursales d'Edens ou de Folies-Bergère — il était juste que les mondaines fissent de la charité une danseuse de foire. Les femmes qui vont à Dieu comme elles allaient à Capoul, au temps de son règne, au pays des coulisses, fatiguées, un peu, des kermesses, des bals et des ventes, s'ennuyaient lorsque l'une d'elles eut une idée géniale. Propriétaire d'un grandiose hôtel auquel un temple minuscule est attaché, elle imagina de convier le ban et l'arrière-ban de ses amis, à une solennité religieuse au profit de je ne sais quelle œuvre. Des prêtres arméniens, en leurs barbes immenses, en leurs costumes somptueux, officièrent, mêlant leurs silhouettes orientales à celles des gommeux et des gommeuses parés de toutes leurs plumes. Un concert savamment organisé accompagna la cérémonie; enfin, la communion — c'était le clou annoncé et obligatoire de la fête — offerte à tous, termina la représentation. Ce fut original, ce fut peu commun, et les blasés — mâles et femelles — grâce à l'esprit inventif de leur hôtesse, trouvèrent, là, l'heure de plaisir qu'ils eussent cherchée vainement ailleurs. Au repas qui

suivit, on mangea des truffes. Le bon Dieu n'est pas venu dire s'il fut content.

Que l'on soit catholique ou que l'on soit athée, on ne peut se défendre d'une poignante tristesse à la révélation de pareils faits. Que la charité les protège, cela importe peu et prouve, simplement, que la charité rejetée, par des mains maladroites et indignes, de sa route, bat, maintenant vagabonde et cynique, les ruelles qui mènent aux bourbiers.

C'est une vérité incontestable que la société, aujourd'hui, ne sait plus faire le bien pour le bien. Ce serait de l'art pour l'art et du temps perdu. Elle n'est pas mauvaise peut-être, au fond ; mais cabotine en l'âme et la moelle, elle se fait payer en réclames, en célébrité de commande, la pitié qu'elle veut bien tirer de son cœur. Pour que son cœur s'émeuve, il lui faut l'apparat des jours bruyants ou le charme des nuits folles, il lui faut le coup de grosse caisse qui proclame sa louable action, comme le canon annonce l'évasion du forçat. Il lui faut la promiscuité de la rue — la publique et vulgaire claque qui souligne sa bonté — ses effets.

Il est un conte, vrai ou faux, dont mon enfance a été bercée, féerique récit au travers duquel passait, timide, l'ombre d'un « Petit Manteau bleu, » qui se

levait tôt, pour visiter les malheureux, qui se couchait tard, les ayant secourus — ignoré de tous, ignoré de lui-même, aussi, anonyme fantôme, plus poétique que le Jésus de Noël qui, lui, est connu. — Qui nous rendra le « Petit Manteau bleu » et ses aumônes discrètes, qui nous rendra sa modestie, sa gloire, son héroïsme dans le bien ?

O femmes élégantes et jolies, que vous seriez plus belles, encore, si vous aviez le courage de l'imiter. Je sais bien que votre sacrifice ne mettrait point l'allégresse en l'âme de tous. Je sais bien qu'à côté des uns, toujours, glisseraient, inaperçues, des misères. Mais comme elles seraient mieux guéries les plaies que vous panseriez.

Quant à toi, gueux, n'écoute point mon discours. Il te jetterait, peut-être, de la haine au ventre. Et il ne faut point haïr lorsqu'on a faim. Pousse, vis, marche, mange, aime, dors et meurs comme tu peux. Ta colère ne changerait rien, encore, aux choses dont le cours ne s'arrête pas. Laisse l'or et la terre, là où ils sont. A toi, ni cela, ni ceci. — L'oubli. — Et c'est assez, et cela vaut mieux peut-être que la parade du millionnaire. Tu ne cabotines pas, toi. Si, parfois, l'histrionne charité vient à toi, accueille-la. Ignorant sa comédie, tu peux lui ouvrir ta porte. — Gueux, crois en l'avenir meilleur,

en la justice immanente du grand mystère humain; mais pour l'instant, sois patient, n'écoute pas mon discours. Il te mettrait de la haine au ventre — et ton ventre a faim.

FIN

TABLE

		Pages
I.	— Après la Guerre	1
II.	— L'Assemblée Nationale	53
III.	— Quelques Hommes	97
IV.	— M. le duc de Larochefoucauld	111
V.	— M. le duc d'Audiffret-Pasquier	123
VI.	— M. Charles Savary	131
VII.	— M. Félix Pyat	147
VIII.	— M. Charles Floquet	159
IX.	— M. Méline	171
X.	— M. Clémenceau	181
XI.	— M. Jules Ferry	191
XII.	— M. Challemel-Lacour	201
XIII.	— Autour de M. Thiers	209
XIV.	— Le Maréchal de Mac-Mahon	241
XV.	— Un Drame après le Vingt-Quatre-Mai	293
XVI.	— Le Monde et la République	315

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY